

VOYAGE DE HEARNE,

DANS LA PARTIE BORÉALE DE L'AMÉRIQUE,

(1769 A 1772.)

LES expéditions maritimes entreprises vers le milieu du dix-huitième siècle, pour découvrir un passage de la mer de Hudson dans l'ouest, n'avaient pas donné un résultat satisfaisant. Beaucoup de personnes croyaient à la réalité de ce passage, et ajoutaient que la compagnie qui avait le privilège du commerce de ce grand golfe et des pays voisins, empêchait par jalousie de tenter des découvertes par terre et par mer, et même étouffait la connaissance de celles qui avaient été faites. Ces imputations étaient gratuites : la compagnie avait favorisé, autant qu'elle avait pu, les voyages des navigateurs qui avaient cherché le passage; elle avait vers 1720 expédié deux navires au nord; on n'en avait plus entendu parler; enfin, en 1769, elle autorisa l'envoi d'un autre voyageur. Le but de cette excursion par terre, était d'abord de découvrir, si comme on le prétendait, il existait un

passage par mer dans le nord, ensuite de constater dans quelle partie du continent se trouvait une mine de cuivre, située très-haut en latitude, près de l'embouchure d'un fleuve qui coulait vers le nord, et dont les Indiens avaient donné connaissance dès 1715. Dans le printemps de 1768, ils avaient apporté à un des forts anglais, sur la côte occidentale de la mer de Hudson, de beaux échantillons de cuivre qui, disaient-ils, provenaient de cette mine. Cette circonstance occasiona le voyage de Hearne, que son zèle et son activité avaient fait connaître avantageusement parmi les autres employés de la compagnie.

Au mois de novembre 1769, des Indiens étant venus au fort, le gouverneur engagea ceux qu'il regardait comme les plus intelligens, à servir de guide à Hearne; aucun d'eux ne connaissait le grand fleuve, nom par lequel avait été désigné celui que l'on voulait examiner; mais comme ils montraient de la bonne volonté, on pensa qu'ils serviraient utilement le voyageur. Celui-ci se pourvut de munitions et de divers effets pour deux ans. Deux domestiques anglais et deux chasseurs indiens de la compagnie, le suivaient; enfin un nombre suffisant d'Indiens du nord portait son bagage.

Hearne partit le 6 novembre du fort du Prince de Galles, et fit route à l'ouest-nord-ouest. Quoi-

que la neige couvrit la terre, le temps était assez doux : le sol était inégal, rude et pierreux. On allait à pied ; dès le second jour, un Indien du nord déserta ; les autres, ainsi que les compagnons de Hearne, se trouvant déjà surchargés, celui-ci fut obligé de tirer le traîneau que le fugitif avait laissé, et qui heureusement n'était pas très-lourd ; le poids excédant à peine soixante livres.

Le pays était découvert, on ne trouvait pas de gibier ; les Indiens avaient assuré que l'on rencontrerait bientôt des bois où l'on pourrait s'approvisionner ; cependant le froid devint très-vif, et les vivres que l'on avait apportés étaient épuisés. On avait beaucoup de peine à ramasser quelques morceaux de bois pour se chauffer. Hearne désespérant d'une meilleure chance, sur les hauteurs que les Indiens lui faisaient suivre, se dirigea un peu plus à l'ouest. Le 19 au soir on entra dans de petits bois. On y tua du gibier, l'on put réparer les traîneaux que les chemins raboteux avaient singulièrement endommagés ; on se chauffa bien. Les Indiens chassaient, les femmes pêchaient dans un petit lac. On avait besoin de beaucoup de gibier, car les Indiens étaient insatiables ; les daims étaient promptement dévorés ; mais on n'en tuait pas tous les jours ; quelquefois on était réduit à la moitié d'une perdrix par homme, en vingt-quatre heures.

Cette disette avait pour auteur, Tchatchinahâ, le capitaine des Indiens. Se souciant très-peu du succès de l'entreprise, il en représentait les difficultés comme insurmontables, et ne laissait échapper aucune occasion de décourager Hearne. Plusieurs fois même il lui fit entendre qu'il désirait retourner au fort, mais le voyant décidé à continuer le voyage, il ne s'occupa plus de la chasse. Toute la troupe était donc réduite au gibier que les deux chasseurs indiens, Hearne et les deux Anglais pouvaient tuer, et qui ne suffisait pas pour nourrir cette quantité de gens.

Tchatchinahâ s'apercevant qu'il ne pouvait venir à bout de Hearne par la faim, eut recours à un autre moyen. Il fit tant que, par ses instigations, plusieurs des meilleurs Indiens du nord, désertèrent pendant la nuit du 29 au 30, emportant avec eux des sacs de munitions et des outils de fer. Hearne ayant demandé raison de cette conduite à Tchatchinahâ, celui-ci lui répondit qu'il ne connaissait rien de l'affaire ; toutefois, que si le fait était vrai, il lui conseillait de ne pas aller plus loin, ajoutant que lui et le reste de sa troupe étaient décidés à retourner chez eux. Effectivement, après lui avoir indiqué la route à suivre pour regagner le fort, et lui avoir remis les objets confiés à ses soins et à ceux de ses gens, tous prirent leurs paquets, et marchèrent au sud-ouest,

en faisant de grands éclats de rire. Hearne, ainsi abandonné au milieu d'un désert, à 200 milles du fort, avec quatre hommes, abattus ainsi que lui, par la faim et la fatigue, et chargés d'un lourd bagage, se trouvait dans une situation embarrassante. Toutefois elle ne permettait pas de délibérer longtemps; c'est pourquoi après avoir arrangé leurs traîneaux le mieux qu'ils purent, ils jetèrent quelques sacs de balles et de plomb pour les soulager, puis reprirent le chemin du fort. Le gibier ne leur manqua pas; ils arrivèrent le 11 décembre auprès de leurs compatriotes, à l'extrême surprise du gouverneur qui avait beaucoup compté sur l'intelligence et l'honnêteté de Tchatchinahâ.

Pendant l'absence de Hearne, plusieurs Indiens du nord étaient arrivés au fort. Konnè-è-Kesc, l'un d'eux, ayant raconté qu'il était allé bien près du grand fleuve, dont la recherche occupait les Anglais, le gouverneur l'engagea, ainsi que deux autres Indiens, à guider Hearne dans une nouvelle tentative. Pour écarter, autant qu'il serait possible, les plus grands embarras, il fut décidé que ces Indiens n'emmèneraient pas leurs femmes avec eux. Hearne, de son côté, déclara qu'il ne prendrait avec lui aucun Européen, ayant reconnu qu'ils n'étaient d'aucune utilité, à cause du peu d'égards que les sauvages leur marquaient;

il se borna aux deux chasseurs du sud qui l'avaient suivi la première fois; il partit donc avec eux et avec trois Indiens du nord, le 25 février 1770.

Les voyageurs étant parvenus le 11 mars à 5° 57' à l'ouest du fort, et à 58° 46' de latitude nord, qui est à peu près celle du fort; le guide de Hearne lui proposa de s'arrêter dans cet endroit jusqu'au mois de mai. « La saison, lui dit-il, est trop froide pour traverser les terrains stériles, les forêts nous offrent un abri passable pour voyager, mais en revanche elles se prolongent tellement à l'ouest que nous nous écarterions constamment de celle que nous avons à tenir. Si donc nous restons ici jusqu'à ce que le temps nous permette d'aller droit au nord, en coupant les terrains stériles, nous ferons alors plus de chemin en un mois, que si nous persistions à voyager tout le reste de l'hiver dans les bois. »

Ces raisons parurent si justes à Hearne qu'il acquiesça sur le champ à la proposition du sauvage. En conséquence, on fixa solidement la tente, et l'on s'arrangea du mieux qu'il fut possible.

Quand on veut camper en hiver, on commence par chercher un terrain uni et sec, et pour cet effet, on sonde avec un bâton la neige qui le couvre. L'emplacement trouvé, on écarte circulairement la neige jusqu'à ce que l'on ren-

contre la mousse ; on coupe et on enlève celle-ci, lorsque l'on se propose de passer plus d'une nuit ou de deux dans le même endroit, afin d'éviter les accidens, auxquels sa facilité à prendre feu lorsqu'elle est sèche, peut donner lieu. On se procure ensuite la quantité de pieux proportionnée au nombre des personnes qui doivent camper ; on les dispose en rond à égale distance les uns des autres ; puis on les couvre de peaux de daim ; on pratique à la partie supérieure une ouverture pour laisser un passage à la fumée.

On étend à terre des branches de pin qui servent de sièges et de lits ; on en garnit aussi la partie inférieure du dehors de la tente, et on la revêt de neige, afin d'empêcher l'air de pénétrer.

La tente était sur une éminence, près d'un lac entouré de beaux arbres ; une cataracte s'y précipitait en mugissant. Chaque jour on prenait assez de poisson au filet pour se nourrir ; mais les Indiens étaient trop paresseux pour aller à la chasse. Le 1<sup>er</sup> avril on ne trouva pas un seul poisson dans les filets. Les Indiens avaient consommé toute la pêche des jours précédens, quoi qu'elle eut été très-abondante. On eut alors recours aux lignes ; dans toute la journée elles ne procurèrent qu'un seul poisson. Ce changement subit réveilla l'ardeur de Konnè-è-Kesc ; il reprit son fusil, auquel il n'avait pas touché depuis un mois ; pendant

plusieurs jours il approvisionna la petite troupe ; les autres Indiens passaient la plus grande partie du temps à fumer et à dormir.

Le 10 Konnè-è-Kesc ne revint pas le soir, ce qui fit conjecturer qu'il avait rencontré des Indiens ou quelque gros gibier. Ses camarades se couchèrent sans souper ; depuis trois jours ils étaient réduits à une pipe de tabac et à un verre d'eau ; régime peu fortifiant. A minuit ils eurent le plaisir d'être réveillés par son arrivée, il leur apportait les quartiers de deux daims qu'il avait tués. On fut bien vite sur pied pour les faire cuire.

Le lendemain on alla chercher les daims, et on chassa ; pendant plusieurs jours, on fit bonne chère. Cependant le gibier diminua graduellement. Les Indiens incapables de prévoyance, ne songèrent pas à rien mettre en réserve, ils ne se donnèrent pas même la peine d'aller visiter les filets, de sorte que beaucoup de beaux poissons qui s'y étaient pris, se gatèrent tous, et en moins d'une quinzaine de jours, on éprouva de nouveau la disette.

Le 24 avril on découvrit une troupe d'indiens qui venaient du sud-ouest à travers le lac ; elle n'était composée que des femmes, des enfans et des parens des chasseurs du nord qui étaient allés dans les environs du fort pour y attendre le retour des oies. Le guide déterminé depuis quel-

ques jours à faire la même route que suivaient ces femmes, on abattit la tente le 27, et l'on marcha vers l'est. Deux jours après on s'arrêta sur le bord d'une rivière où l'on fût de nouveau en proie à la disette. Les Indiens du nord n'en manquaient pas, mais ils n'en faisaient part qu'aux trois hommes de leur nation qui étaient avec Hearne. Enfin, le 19 mai, les oiseaux aquatiques parurent en si grande quantité, que l'on en tua autant que l'on voulut. On reprit donc le 23, le chemin du pays stérile. La troupe de Hearne s'était augmentée de douze personnes par l'arrivée des femmes d'un de ses Indiens, et par celle de cinq Indiens qu'il avait engagés à porter une partie du bagage; l'approche de l'été lui faisant prévoir que bientôt les traîneaux lui seraient inutiles. On marcha au nord-ouest.

Ce fut le 10 juin que la fonte totale des neiges eut lieu: depuis quelques jours on avait quitté les cantons couverts de bois, et comme on avait dépecé la peau de la tente pour faire des souliers, un des Indiens du nord s'était réservé une portion suffisante de cette tente, pour se loger avec sa femme; mais il se gardait bien d'offrir à Hearne, ou aux Indiens du sud, de la partager. Ils étaient donc nuit et jour exposés aux injures de l'air. Indépendamment de cet inconvénient, ils ressentaient, dans ce pays nu, celui de ne pas pouvoir

toujours faire du feu, ce qui les obligeait de manger la viande crue. « Quelquefois, dit Hearne, nous avions trop de vivres, rarement assez, et souvent pas du tout. Il nous est par fois arrivé de jeûner deux jours et deux nuits. Dans une occasion nous ne vécûmes pendant près de sept jours que de petits fruits, d'os brûlés, et de morceaux de vieux cuirs. »

Le 30 juin on rencontra des Indiens du nord qui allaient au fort anglais. Hearne remit à leur chef une lettre pour le gouverneur, qu'il pria de lui envoyer des munitions. Les Indiens partirent le même jour. Comme il devait bientôt avoir des rivières à traverser, il acheta, six jours plus tard, d'un Indien, un canot qu'il paya avec un couteau valant deux sous. « Je dois observer, ajoute-t-il, que l'homme qui me le vendit n'en ayant plus besoin, était charmé de s'en défaire; d'ailleurs, il ignorait que ce canot nous était indispensable, autrement il m'en eût demandé au moins dix peaux de castor. Cette augmentation de bagage me força de prendre un nouvel Indien; je fus assez heureux de rencontrer un pauvre diable qui fut très-flatté de sa nouvelle charge, n'ayant jusque-là exercé que celle d'une bête de somme. »

Dans le cours du mois de juillet, on tua tant de gibier, que souvent les voyageurs laissaient

derrière eux une partie de leur chasse, faute de pouvoir la manger ou l'emporter. Plusieurs Indiens se joignirent successivement à eux. Le 22, Hearne s'aperçut que son guide hésitait à s'avancer davantage au nord. Comme il déplaçait sans cesse sa tente, il lui en demanda la raison. Celui-ci répondit que la saison étant trop avancée pour atteindre le fleuve de la mine de cuivre, cet été, il convenait de passer l'hiver avec quelques-uns des Indiens qui étaient arrivés récemment. Hearne se rendit à cet avis, en conséquence on chemina vers l'ouest. En peu de jours il vint tant d'Indiens de différens côtés, que le 30, Hearne compta autour de lui plus de soixante-dix tentes, renfermant au moins 600 personnes. Les vivres continuant à être abondans, suffisaient amplement à la consommation de la quantité d'hommes, de femmes, d'enfans et de chiens qui dans leur marche couvraient un vaste espace.

Pour traverser les rivières que l'on rencontrait, on faisait usage du canot de Hearne, qui ne pouvait porter que deux personnes à la fois. Cette manière d'effectuer ces trajets, toute ennuyeuse qu'elle soit, est encore la plus expéditive que les Indiens aient pu imaginer. Obligés de porter leurs canots quelquefois pendant des espaces de 150 ou 200 milles, et souvent même durant tout l'été,

sans rencontrer de fréquentes occasions de s'en servir, ils les font petits et légers pour les approprier aux forces d'un seul homme.

Ce grand nombre d'Indiens n'était d'aucun secours à Hearne. « Leur conduite, dit-il, me faisait prévoir qu'ils ne m'aideraient en rien, lorsque je n'aurais plus de marchandises à leur donner; car depuis que nous étions ensemble, nul d'entre eux ne m'avait offert la moindre provision, sans m'en demander en retour trois fois plus qu'il n'en aurait retiré s'il l'avait portée au fort, dont nous étions alors éloignés de plusieurs centaines de milles. Tous les Indiens que je rencontrais, s'imaginaient que j'avais mission de les fournir de marchandises, et qu'en conséquence, je portais avec moi les magasins de la compagnie. C'était à qui me demanderait des fusils, des munitions, des outils, du tabac, des habits et même des médicamens. Quand ils voyaient que je n'avais que quelques bagatelles à leur distribuer, ils s'écriaient : « Quel pauvre homme en comparaison du gouverneur du fort, que nous n'allons jamais voir sans qu'il nous donne quelque chose de bon. » Cette singulière conduite de la part des Indiens, me fit faire de sérieuses réflexions. Elle ne m'annonçait que trop clairement le peu de services que je devais attendre d'eux, si un accident malheureux me mettait dans leur dépendance. »